

*César Blengino avait commencé d'écrire ses souvenirs il y a une dizaine d'années.
Il y évoquait son entrée dans la résistance :*

« Je cherchais une filière pour rejoindre les Forces Françaises Libres. Hélas, le 10 décembre 1941, il y eut une mesure d'épuration départementale. Je fus arrêté et parqué dans une caserne à Antibes. Il y eut quelques libérations. En ce qui me concerne, il me fut notifié que j'étais interné au camp du Vernet en Ariège. Nous étions une trentaine destinés à aller dans ce camp. Enchaînés comme des forçats.

Arrivés au Vernet, on nous a mis dans une baraque délabrée. Un gardien, revolver au poing, nous a fait un laïus sur la puissance de l'Allemagne et la collaboration. Après avoir passé la nuit par terre, le lendemain, on nous a répartis entre les différents quartiers. Je fus le seul désigné pour le quartier B, celui des meneurs dangereux. De suite, un nommé Bruno Rolla³⁵, un Italien anti-fasciste, me demanda les raisons de mon internement. Je répondis que j'étais contre Vichy et contre tout régime de violence. Il me dit qu'il y avait un collectif de camarades. J'y fus admis immédiatement. Sur les quinze, il y avait onze nationalités différentes car je me considérais Français. Parmi nous, il y avait un professeur yougoslave, Ljubo Ilic³⁶, blessé en Espagne. Luigi Longo³⁷ aussi était là.

Les conditions dans le camp étaient épouvantables. Pas d'hygiène. La vermine et les poux. Nous étions affamés. Mais c'est là que j'ai appris toutes les astuces de la lutte clandestine. Il y avait beaucoup d'anciens des Brigades internationales au Vernet. Ils ont créé une école où ils nous apprenaient la stratégie et la tactique des partisans.

Personne dans ce camp n'était libéré. Il n'y avait que l'expulsion dans le pays d'origine. Si j'étais expulsé, ce devait être vers l'Italie alors que je ne connaissais pas ce pays. Un jour, on est venu me chercher pour m'annoncer mon expulsion vers l'Italie. Après avoir passé une nuit au cachot, je fus ramené le soir parmi les camarades. Il était convenu avec eux qu'à Vintimille quelqu'un m'attendrait, se présentant comme un parent. Les camarades me confièrent une mission, signaler le transfert de deux camarades, Reale³⁸ et Longo. J'ai promis de continuer le combat et qu'on ne me ramènerait plus au Vernet. Deux gendarmes vinrent me chercher le lendemain. Ils furent très gentils. À Toulouse, ils m'enlevèrent les menottes et m'invitèrent à déjeuner. Ils me dirent qu'ils me ramenaient à Antibes, que je pourrai voir ma famille et que le commissaire d'Antibes prendrait une décision à mon sujet.

À Antibes, je fus remis au commissaire. On me laissa libre mais je devais me présenter tous les jours au commissariat. Au bout de trois semaines, c'était au mois d'avril 1942, je reçus une convocation à la gendarmerie. Je ne voulais pas m'y présenter mais les camarades et ma famille me demandèrent d'y aller, me disant que, peut-être, je serai libre ou placé en résidence forcée. Je n'y croyais guère mais je me présentais. On me fit attendre l'arrivée du chef qui m'annonça que l'Italie ne me reconnaissait pas comme sujet italien et que le préfet des

Alpes-Maritimes avait délivré un mandat d'arrêt à mon encontre et que je devais être assigné à résidence au camp du Vernet.

Je protestai. Je dis aux gendarmes que je voulais aller chez moi prendre mes affaires. Ils m'ont accompagné. J'ai demandé l'autorisation d'aller aux toilettes. Elles se trouvaient à l'extérieur. L'un des deux me suivit, il ouvrit le portail, je le bousculai et pris la fuite. J'ai prévenu un camarade qui était coiffeur pour qu'il avertisse ma femme.

Enfin le "contact". On m'a donné une carte d'identité au nom d'Antoine Martelli. Quelques jours plus tard, j'ai eu un rendez-vous avec Emilio Sereni³⁹ qui était le responsable de l'organisation. J'ai été aussi en contact avec un nommé « Albert » au Cros de Cagnes. À Antibes, je constituais un groupe de trois. Du côté de Cannes, nous avions Colin, un camarade en qui nous avions une confiance totale. Pour Sereni, j'étais investi comme responsable de la protection. Je ne devais avoir aucun contact avec les politiques.

Ma première mission a eu lieu au moment du pèlerinage à Notre Dame de l'Agay. C'était pendant l'été 1942. Parmi les pèlerins, il y avait beaucoup d'Italiens. À midi et quart, trois groupes de trois hommes conduits par Emilio Sereni ont commencé à distribuer aux pèlerins des enveloppes sur lesquelles il y avait écrit "Mission italienne pour la paix". À l'intérieur de ces enveloppes, il y avait des images pieuses et au dos de ces images, une proclamation du Parti communiste italien. Nous devions intervenir en protection en cas d'accrochage. Tout s'est bien passé. Après le départ des dix camarades, nous partîmes à notre tour à La Trinité Victor. J'ai ensuite rendu compte à Sereni.

Il n'était plus question que je reste à Antibes. Alors, j'ai pris une chambre près du port à Nice. Un matin, je rencontre Adrien Rebattet ; je le connaissais bien. Il avait été secrétaire départemental des Jeunesses Communistes avant 1939. Nous avons marché ensemble. Il me parla des événements et de sa volonté d'agir. Il s'était adressé aux responsables communistes et il était outré par leur prudence. Il me demanda si j'étais pour l'action. Je crus dans sa sincérité et lui dis que j'étais dans la clandestinité et que je pouvais lui faire prendre contact. Je vis Sereni et je lui fis part de cette rencontre avec Rebattet. Je lui dis que je prenais la responsabilité de son engagement. Quelque temps plus tard, en lisant « Le cri des travailleurs », j'ai vu le nom de Rebattet. Il avait été exclu du parti. Motif : « A été libéré dans des conditions douteuses d'Allemagne. A donné des informations à la police ». Ses camarades me dirent que c'était faux et qu'il avait toute leur confiance. J'avais rendez-vous avec Sereni l'après-midi même. Je lui montrai le journal. Il me demanda ce que j'en pensais. Je lui dis qu'il avait la confiance de tous. Mais Sereni considéra qu'il était préférable que je parte des Alpes-Maritimes. J'étais connu dans le département et c'était dangereux pour moi et pour l'organisation.

On avait besoin de camarades du côté de Lyon et Sereni me demanda si je connaissais quelqu'un là-bas. Je lui dis que ma femme avait un oncle à Corbas. Il prit l'adresse et me dit qu'on prendrait contact avec moi à Corbas. Cela me fit mal au cœur de partir car avec les quelques camarades que j'avais nous avions les moyens d'agir.

À Corbas, je fus très bien reçu par l'oncle de ma femme. Il était artisan maçon et travaillait avec son fils. Je leur donnais un coup de main. Au bout de quelque temps, je n'avais toujours pas de contact. Je décidai alors de revenir dans les Alpes-Maritimes. C'était au début de l'année 1943. Sereni n'était plus là. Le nouveau responsable était Italo Nicoletto⁴⁰, "André", un type formidable. Il me mit à l'épreuve en me donnant une grenade que je devais envoyer dans un magasin qui avait été réquisitionné par les soldats italiens. »

Bagnols-en-Forêt, 1990